

The background of the entire cover is a deep purple with a network of fine, dark cracks. A central figure is composed of bright orange and yellow flames, with arms and legs outstretched in a dynamic pose. Wisps of smoke or fire drift around the figure. The text is overlaid on the left and center of the image.

ILONA  
ANDREWS

# DYNASTIES

6 • Une caresse incandescente





# DYNASTIES

— Tome 6 —

Une caresse incandescente

*De la même auteure  
aux Éditions J'ai lu*

DYNASTIES

Intégrale tomes 1, 2 & 3

*Semi-poche*

Une douce brûlure, tome 4

*Semi-poche*

Un éclat flamboyant, tome 5

*Semi-poche*

ILONA ANDREWS

# DYNASTIES

— Tome 6 —

Une caresse incandescente

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Tiphaine Scheuer*



*Titre original*  
RUBY FEVER

*Éditeur original*  
Avon Books,  
an imprint of HarperCollins Publishers

© Ilona Gordon and Andrew Gordon, 2022

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2023

## PROLOGUE

— Est-ce qu'elle est hantée ?

*Oh, pour l'amour de...*

— Non, Arabella.

Ma sœur loucha sur l'horrible propriété qui se rapprochait à mesure que le SUV remontait l'allée en pente douce.

— Regarde toutes ces tours. Elle a l'air hantée.

— Elle ne l'est pas, affirma Bern.

— Comment tu le sais ? demanda Leon depuis l'arrière du véhicule.

Parce que les fantômes n'existaient pas.

— Parce que Trudy est quelqu'un de gentil que j'apprécie, et elle ne nous laisserait pas acheter une maison hantée.

— D'accord, reprit Arabella, mais est-ce que tu le lui as demandé ?

— Je l'ai fait, et Trudy a dit non.

Notre pauvre agent immobilier, d'une patience à toute épreuve, avait répondu à plus de questions bizarres au cours des deux derniers mois que durant sa carrière entière.

Ma petite sœur sortit son téléphone et pencha sa tête blonde sur l'écran.

La famille Baylor au complet était réunie dans la voiture, à l'exception de Grand-mère Frida, de ma sœur aînée et de mon beau-frère. Nous étions en route pour acheter une maison.

Quand j'étais très jeune, nous vivions dans un pavillon de banlieue typique. Il n'y avait que nous cinq : mon père, ma mère, ma sœur aînée Nevada, ma sœur cadette Arabella et moi. Puis nos deux cousins, Bern et Leon, étaient venus vivre avec nous parce que leur mère ne valait pas un pet de lapin, et personne ne connaissait l'identité de leurs pères. Ensuite, le mien était tombé malade. Nous avons vendu le pavillon pour payer son traitement et emménagé dans un entrepôt avec ma grand-mère maternelle, Frida. Mon père est mort quelque temps après. Nevada, qui avait dix-sept ans à l'époque, avait repris l'Agence d'Investigation Baylor, notre entreprise familiale. Nevada et Grand-mère Frida, qui travaillait dans le domaine des chars et de l'artillerie mobile pour l'élite magique du Texas, nourrissaient la famille. C'est grâce à elles que nous pouvions vivre décemment.

Au bout d'un moment, Nevada s'était révélée, et nous étions devenus la maison Baylor, l'une des grandes familles qui comptait plus de deux Majeurs en vie, le rang le plus élevé des mages. Nevada étant tombée amoureuse et ayant déménagé, j'étais devenue la dirigeante de la maison. L'un de mes premiers exploits avait consisté à détruire l'entrepôt qui nous servait de domicile. Que cette explosion ait été complètement accidentelle ne nous permettait pas pour autant d'avoir un toit sur la tête et n'atténuait en rien ma culpabilité.

Pendant un temps, nous avons dû nous contenter d'un vieux bâtiment industriel que nous avons tant bien que mal reconverti en lieu habitable, et que nous détestions malgré ça. Nos besoins avaient changé. Nous étions tous, y compris ma petite sœur, devenus adultes. Nous voulions rester ensemble, mais puisque nous étions tous très liés, et parce que la maison Baylor était émergente, à chaque fois que nous mettions le pied dehors, nous devenions des cibles. La « sécurité du nombre » s'appliquait parfaitement à notre situation. Or, nous avions aussi désespérément besoin d'intimité.



Nous voulions vivre ensemble, mais pas non plus être ensemble-ensemble.

Nous avons mis une éternité à trouver une demeure dans nos prix, et j'avais placé tous mes espoirs dans celle-ci. Elle me plaisait vraiment.

— J'ai entendu dire que les agents immobiliers devaient préciser si la maison était hantée, déclara Leon.

Je jetai un regard à ma mère, assise derrière le volant. Elle m'adressa un sourire amusé. Je n'obtiendrais aucune aide de ce côté-là.

— Apparemment, il n'y a que quatre États qui exigent de signaler toute activité paranormale, rapporta Arabella. Neuf États exigent d'informer l'acheteur si une mort est survenue au sein de la propriété. Or le Texas n'en fait pas partie.

— Il n'y a eu aucun décès ici. Puisque personne n'est mort dans la maison, elle ne peut pas être hantée, dis-je.

— Comment tu peux en être sûre ? demanda Leon.

— J'ai vérifié dans les archives, grommela Bern.

— Ça ne prouve rien, répliqua Arabella.

Il y avait clairement deux équipes dans ce véhicule : celle « Les Faits » et celle « Aux Chiottes Les Faits ».

— Et si les disparitions ont été dissimulées ? demanda Leon.

Bern jeta un regard à son petit frère. Quand il s'agissait de découvrir des informations, Bern n'avait pas son pareil. Si une trace de quelque chose existait et avait, à un moment ou un autre, été inscrite dans un ordinateur relié à Internet, Bern le découvrait.

Nous avons quitté l'allée et nous nous étions arrêtés au sommet d'une basse colline. Ma mère avisa le mur de trois mètres de haut qui entourait la propriété. Il était percé face à nous par un petit tunnel voûté qui permettait d'accéder à l'intérieur du parc. L'entrée était bloquée par une grille en métal massive rétractée dans l'enceinte gauche. Dans l'épaisseur du mur de droite se trouvait un corps de garde.

— Ça fait beaucoup de sécurité, dit ma mère.

— Ça me plaît, ajouta Leon. Si les infidèles choisissent d'assaillir la propriété, on pourra lancer des salves de flèches et jeter de la poix bouillante.

*Ah. Ah.*

Maman manœuvra notre lourde Chevy Tahoe blindée et se gara sur les places situées à droite. L'Alfa Romeo rouge d'Alessandro occupait déjà l'une d'elles.

Tout le monde descendit. L'allée, une large route pavée flanquée d'immenses chênes, se déployait devant nous et menait, au sud, à la maison principale. Sur notre droite se dressait un pavillon de pierre et de bois pourvu de larges fenêtres.

Ma mère le désigna.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un pavillon de réception. Les poutres à l'intérieur sont superbes. Je me suis dit que si on isolait correctement la bâtisse, on pourrait s'en servir pour y établir nos bureaux.

Leon fronça les sourcils.

— Tu veux dire qu'on aurait un espace séparé pour nos bureaux ? Un endroit où on pourrait bosser et quitter après notre journée de travail ? C'est possible ?

Je soupirai.

— Leon, intervint ma mère, Alessandro et Catalina ont passé les deux dernières semaines à inspecter cet endroit, à tel point que Catalina est épuisée. Si je me souviens bien, aucun de vous ne l'a aidée, à l'exception de Bern. Alors, que dirais-tu de remballer tes sarcasmes et de prendre sur toi pendant une heure ?

— Oui, cheffe.

Leon se tint bien droit et fit mine d'être sérieux. Ça ne durerait pas, mais c'était bien essayé. Mon plus jeune cousin avait vingt ans et ne semblait pas vouloir changer d'attitude. Ce qui me convenait très bien. J'aimais Leon comme il était.

Ma mère loucha vers le bâtiment rectangulaire à un étage de l'autre côté de l'allée principale.

— Et ça ?

— Le « cuartel », répondis-je. D'après les documents.

Elle haussa les sourcils.

— Une caserne ?

— Oui. Le rez-de-chaussée est équipé d'une cuisine, d'un mess et d'une armurerie. Au niveau supérieur, il y a de la place pour dix lits et une salle de bains avec quatre W-C et trois douches.

— Hmm.

Je n'avais d'ordinaire aucun mal à interpréter les « hmm » de maman, mais celui-là me posait une colle.

On remonta l'allée. Un épais mur de buissons encadrait les chênes des deux côtés, dissimulant à notre vue le reste du domaine. Les branches des arbres se rejoignaient au-dessus de nos têtes, nous donnant l'impression de pénétrer dans un tunnel végétal.

— Jolie allée, dit Leon.

— Profites-en, lui dis-je. C'est la seule route droite.

— Quelle est la surface totale, déjà ? demanda ma mère.

— Dix hectares, répondit Bern, qui était devant nous. Six hectares sont murés, le reste est seulement clôturé.

— Il faudra terminer ce mur, dit maman. La grille ne suffira pas.

— Question ! (Arabella leva la main.) Si on achète la propriété, est-ce que je pourrai avoir une voiturette de golf ?

— Tu pourras t'en acheter une avec tes propres sous, lui répondit-elle.

L'allée nous mena à un large parvis au pied d'une demeure à un étage de type méditerranéenne.

— La maison principale fait quatre cent soixante-cinq mètres carrés, annonçai-je. Le rez-de-chaussée est divisé en deux parties. Chacune contient une chambre parentale. Il y a aussi quatre chambres à l'étage, chacune avec une salle de bains attenante.

— Quatre chambres ? demanda Arabella. Alors maman et Grand-mère prennent le bas, et nous l'étage ?

Dire qu'elle semblait déçue aurait été un terrible euphémisme.

— On le pourrait, ou on pourrait s'installer dans les bâtiments annexes.

Arabella plissa les yeux.

— Quels bâtiments annexes ?

Je tournai le dos à la demeure et pointai du doigt les deux côtés.

Ma famille se retourna. Des deux côtés de l'allée s'étendait un labyrinthe de bâtiments et de végétation. Sur la gauche, une tour ronde s'élevait sur trois étages. Sur la droite, à moitié dissimulée par l'aménagement paysager, se dressaient trois maisonnettes à un étage de cent cinquante mètres carrés chacune, liées les unes aux autres par une passerelle au niveau supérieur. Entre ces dernières et nous se trouvaient de la pelouse, des bancs, des belvédères et des aménagements aquatiques. Des allées en pierre, sûrement dessinées par un type ivre, serpentaient à travers le paysage, essayant de joindre les bâtiments entre eux mais sans grand succès.

Leon observa la tour. Son regard devint lointain, ce qui signifiait généralement qu'il rêvait de vaisseaux spatiaux, de baleines ailées et de pirates de l'espace.

— À moi.

— Il faut faire quelques travaux, l'avertis-je.

— Je m'en fiche.

Bern fit un pas en avant et grommela :

— J'aime cet endroit.

Il se laissa imprégner encore un moment, puis partit vers la droite, sur une allée de pierre menant aux maisonnettes.

— Où vas-tu ? lui demanda ma mère.

— À la maison, répondit-il sans se retourner.

Elle me regarda.

— Est-ce que Runa va les aimer ?

Je hochai la tête.

Mon cousin et ma meilleure amie étaient en route pour le mariage. Runa et ses frères et sœurs vivaient avec nous, et il était impossible d'ignorer quand Runa sortait furtivement de la chambre de Bern au petit matin pour aller dans la salle de bains de l'autre côté du couloir.

Je pouvais en dire autant me concernant. Alessandro et moi dormions dans le même lit toutes les nuits, mais le fait qu'il s'installe dans ma chambre nous gênait pour des raisons totalement différentes, alors nous nous étions mis d'accord pour qu'il reste de son côté et pour que je garde ma fenêtre ouverte. Il préférerait largement passer par là que de devoir affronter ma famille.

— Où est-ce que je vais m'installer ? demanda Arabella. Est-ce que je vais devoir aller dans l'une des maisonnettes ?

— Elles me semblent faites pour, dit ma mère en regardant Bern descendre l'allée au pas de course. Bern et Runa vont en prendre une, et les enfants Etterson s'installeront dans une autre.

— Il y a une cabane à l'arrière de la maison principale, dis-je à Arabella. Tu peux t'y loger.

Elle contourna la maison. Ma mère et moi la suivîmes par un étroit sentier flanqué d'oliviers du Texas et d'*esperanzas* encore pourvues de leurs fleurs jaunes, de grappes tentaculaires d'*aspidistra* aux épaisses feuilles vertes.

— Donc Bern et Leon ont fait leur choix, et je dois me contenter des restes, lança Arabella par-dessus son épaule.

— Yep, acquiesçai-je. Tu es la plus jeune.

Elle marmonna quelque chose. C'était un délice de la torturer.

— Qu'est-ce que tu as dit que c'était, cet endroit ? demanda ma mère.

— Un *resort* abandonné. Les premiers propriétaires ont construit la demeure principale, la tour et la plus grande des maisonnettes. Puis ils l'ont vendu à un homme qui a décidé d'en faire un hôtel « rustique » ultra-sécurisé

pour Majeurs et Supérieurs. Son site Internet le décrivait comme « un lieu de retraite pour l'élite de Houston ».

Arabella ricana.

— Il a géré cet endroit pendant une douzaine d'années et a construit toutes les excentricités annexes. Son affaire s'est effondrée, et maintenant il veut vendre pour régler ses dettes.

Rien dans cette propriété ne semblait logique. Pour couronner le tout, le second propriétaire, qui se pensait doué de ses mains, avait fait la plupart des rénovations lui-même au lieu d'engager des professionnels. D'après notre inspecteur en bâtiment, son habileté était sérieusement discutable.

— Combien il demande ? demanda Arabella.

— Vingt millions.

— Ce n'est pas dans notre budget, dit maman.

— Si, si on obtient un financement.

Nous avions déjà déposé une demande auprès d'une société de crédit immobilier que possédait Connor, et elle avait été approuvée en un temps record.

— On peut se permettre de mettre la moitié, dit Arabella. Mais cet endroit ne vaut pas vingt millions. Enfin quoi, avec ça je n'ai même pas une maison. Je récupère une cabane...

On tourna au coin de l'allée pour découvrir un nouveau panorama. Une immense terrasse en pierre se déployait devant nous, comportant une piscine géante façon Rome antique. Puis la terrasse se rétrécissait pour former un long chemin de pierre qui menait à un gigantesque lac. Entre la piscine et ce dernier se dressait sur la droite une tour de deux étages.

Alors que la tour de Leon semblait tout droit extraite d'un château de Normandie, celle-ci aurait été à sa place à Palm Beach. Blanche, fine, ornée de balcons couverts aux deux niveaux supérieurs et d'un toit-terrasse, elle faisait très hôtel club. Une étroite passerelle reliait le balcon du dernier étage à la maison principale. De tous les bâtiments

de la propriété, c'était le plus récent et celui qui nécessitait le moins de travaux.

— Ta cabane, dis-je à ma cadette.

Arabella traversa la terrasse en courant.

Ma mère et moi dépassâmes la piscine en direction du lac. Un sentier en faisait le tour, et les toits de trois autres maisons apparaissaient à travers la végétation, ici et là.

— L'entrée sud est ici, annonçais-je en pointant du doigt l'autre rive. On pourrait installer le garage de Grand-mère ici, face à la route.

Il faudrait lui procurer une voiturette de golf pour y aller. Grand-mère Frida était vive et alerte, mais elle avait largement dépassé les soixante-dix ans.

— Est-ce qu'on a vraiment les moyens ? demanda ma mère.

— Oui. Si on fait baisser de vingt-cinq pour cent le prix de vente, on aura assez pour tenir une année, et il nous restera un demi-million pour les rénovations. Il faudra échelonner les travaux dans le temps, et on devra investir dans du bétail pour profiter de l'exonération agricole. L'endroit est déjà équipé de panneaux solaires, alors on pourra faire des économies, mais il nous faudra une équipe de jardiniers et probablement du personnel pour l'entretien des lieux.

Maman se crispa.

— Je n'ai jamais eu de femme de ménage. Si tu es assez grande pour avoir ton propre espace, tu es assez grande pour l'entretenir.

— Je suis d'accord, mais la maison principale est immense, et il y aura la caserne et les bureaux en plus. On va tous être très occupés. Il y aura du personnel à superviser, des décisions à prendre quant aux travaux de rénovation, sans oublier notre charge de travail habituelle et les autres affaires...

Le temps dont je disposais filait à la vitesse grand V. J'en consacrais une partie à ma famille et à la gestion de

notre maison, et une autre, plus importante, à l'État du Texas et aux imbroglios créés par ses familles magiques.

Arabella surgit du balcon du deuxième étage.

— Est-ce que je l'aime ? Non. Je l'adore !

Ma mère sourit.

— Voilà, tu as son avis. Alessandro et toi vous installeriez où ?

— Là-bas. (Je pointai du doigt la gauche, où se dressait une maison d'un étage au bord du lac.) Il doit probablement y être en ce moment même. Tu veux que je visite la maison principale avec toi ?

Maman agita la main.

— Non. Va le rejoindre.

Je la serrai brièvement contre moi et descendis l'escalier de la terrasse qui menait vers la maison qu'Alessandro et moi avions choisie.

Avec un peu d'espoir, il y était encore. Je lui avais écrit un message en arrivant, mais il n'avait pas répondu. Il avait dû s'endormir.

Dans notre monde, les Majeurs comme moi détenaient un sacré pouvoir. Les magiciens lambda étaient eux aussi capables de faire de gros dégâts, surtout si leur pouvoir était équivalent à un niveau de combat. Personne ne voulait connaître le chaos que causeraient les mages s'ils étaient autorisés à se balader sans contrôle. Et ceux dotés de pouvoirs avaient beau être soumis comme tout le monde aux lois, les autorités civiles laissaient la communauté magique faire appliquer directement lesdites lois. Les magiciens de chaque État étaient gouvernés par une assemblée, qui dépendait elle-même de l'Assemblée nationale.

Cette dernière désignait un Gardien pour chaque État, un agent des forces de l'ordre dont l'identité était tenue confidentielle pour des raisons évidentes. Les Gardiens enquêtaient sur les crimes commis par l'élite magique et rendaient parfois un jugement. Notre Gardien était Linus Duncan. Je faisais pour ma part office d'adjointe,



et Alessandro de Sentinelle. Les Sentinelles étaient aux Gardiens ce que les huissiers de justice étaient aux juges. Tandis que les Gardiens enquêtaient, les Sentinelles les protégeaient et exerçaient la force quand elle était requise. Tout comme moi, Alessandro était toujours d'astreinte, et Linus faisait beaucoup appel à lui.

Alessandro s'était jeté à corps perdu dans notre entreprise familiale pour nous apporter un maximum de ses compétences et faire sa part. Il était intelligent et efficace, et il avait augmenté nos revenus de près de trente pour cent, ce qui expliquait en partie qu'on soit en mesure de rassembler aussi vite la somme constituant notre apport personnel. Seul Leon gagnait plus.

Mais les journées n'étaient pas interminables. Alessandro ne pouvait pas réduire ses heures en tant que Sentinelle, et il ne voulait pas non plus réduire ses heures dédiées à la maison Baylor. Alors, puisqu'il manquait cruellement de sommeil, il finissait par s'endormir un peu partout. Une semaine plus tôt, après l'avoir trouvé assoupi dans l'escalier avec une moitié de fajita dans son assiette, je lui avais dit que je lui interdirais l'accès à ma chambre s'il ne mettait pas le holà. Il m'avait juré qu'il ferait des nuits d'au moins sept heures.

J'arrivai devant la maison. C'était une adorable bâtisse à un étage, charmante, parfaite pour nous deux. La pelouse était verte malgré la saison. C'était le plein hiver, mais l'hiver et Houston, ça faisait deux. Ombre, mon petit chien noir, allait adorer ce gazon. Pour l'instant, son monde extérieur consistait en un parking et à des promenades en laisse sur des trottoirs bordés de quelques touffes d'herbe. Si nous achetions cette maison, Ombre serait la plus heureuse.

La porte d'entrée était entrouverte. Je grimpai les quelques marches jusqu'au porche couvert, puis pénétrai à l'intérieur. Tous les rideaux avaient été retirés des fenêtres, et la maison était baignée de lumière. Mes pas résonnèrent sur le travertin.

Le sol avait dû coûter une fortune. La cuisine était quant à elle dans un sale état. J'y entrai et m'arrêtai. Une douzaine de roses rouges s'épanouissaient dans un vase en verre sur un îlot malheureusement trop grand, que je remplacerais dès que j'aurais réuni assez d'argent. Une bouteille de Giulio Ferrari rosé et deux verres de vin attendaient sur le comptoir à côté du frigo.

Alessandro m'avait acheté des roses et du vin.

Je souris.

Un homme que je n'avais jamais vu apparut dans le couloir sur ma gauche. Ses mains étaient cramoisies. Dans la fraction de seconde qu'il me fallut pour envoyer une salve de magie en direction de l'intrus, Alessandro apparut dans son dos et plaqua ses mains sur la bouche de l'homme, puis enfonça un couteau dans son flanc. C'était un coup vif et précis, tellement rapide que je l'aurais manqué si je n'avais pas regardé au bon endroit.

Alessandro fit tourner la lame. Son visage était calme, détendu, et son regard concentré mais pas effrayant. Les yeux de l'homme roulèrent en arrière, et il vacilla légèrement contre Alessandro. Celui que j'aimais souleva la victime comme un enfant et la posa soigneusement sur l'îlot, le couteau toujours entre ses côtes. Le vase glissa, et je le rattrapai par pur réflexe.

Une personne venait de mourir devant moi sans émettre le moindre bruit. C'était à la fois beau et glaçant.

— Arkan ? demandai-je.

Alessandro hocha la tête.

Arkan était le monstre dans le placard, le croque-mitaine sous le lit. Ancien agent du gouvernement de l'Empire russe, il s'était installé au Canada et avait constitué un groupe d'assassins autour de lui. Il complotait, tuait et se mêlait des affaires politiques aux quatre coins du globe, et particulièrement en Amérique du Nord. Il était tellement dangereux que la base de données des Gardiens lui avait attribué une étiquette noire, généralement réservée

aux dictateurs de petits pays et aux chefs d'organisations terroristes internationales.

Linus Duncan voulait sa mort parce que Arkan avait volé un échantillon du sérum Osiris aux États-Unis. Un siècle et demi plus tôt, sa découverte avait conduit à l'émergence de talents magiques héréditaires, qui avait façonné notre monde. L'utilisation du sérum était désormais interdite par un traité international, et sa protection était l'une des plus hautes priorités des Gardiens. Alessandro, lui, voulait tuer Arkan parce que ce dernier avait éliminé son père. Moi, je voulais sa peau pour protéger Alessandro. Nous nous étions affrontés deux fois, et si à chaque fois Arkan avait perdu des agents et des alliés, il restait malgré tout hors de notre portée et de nos juridictions.

Le type reposait inerte sur notre îlot. Arkan n'avait pas envoyé son meilleur agent, mais quelqu'un tout juste bon à m'approcher furtivement. Il ne s'était pas attendu à ce que cet homme survive. Arkan gâchait une vie rien que pour nous tapoter l'épaule et nous dire : « Jolie maison. Je ne vous ai pas oubliés. »

Alessandro me prit le vase des mains et me serra dans ses bras.

— Catalina, il ne faut pas que ça t'inquiète. (Sa voix était calme.) On s'en occupe. Ce n'est rien.

Je posai la tête contre sa poitrine. Il fallait qu'on s'occupe d'Arkan. Nous ne pourrions être heureux tant qu'il n'avait pas été éliminé.

Il ne nous laisserait jamais tranquilles. L'année passée, juste après avoir détruit ce golem dans la Fosse, Arkan, qui avait été connecté à la créature, avait envoyé son télékinésiste de compagnie, Xavier Secada, nous prévenir de nous retirer. Nous l'avions envoyé valser en retour.

Xavier détestait la maison Baylor, et il me haïssait plus particulièrement. Il faisait autrefois partie de la famille maternelle de Connor, mais quand j'avais révélé le fait qu'il essayait de saboter le mariage de Connor et de Nevada, il en avait été chassé. Je m'étais attendue à la

vengeance de Xavier après la Fosse. Il n'avait rien fait. Au lieu de ça, il s'était rendu en Espagne pour attaquer son ancienne famille. Il n'avait pas pris les adultes pour cible. Non, Xavier s'était acharné sur Mia Rosa, une fillette de dix ans, parce qu'elle était une future Majeure et la fierté de sa famille.

Si elle avait été un peu moins entraînée, ou si le pouvoir de Xavier avait été un peu plus maîtrisé, il l'aurait tuée. Elle avait survécu, mais elle avait passé de nombreux mois à l'hôpital. Ce n'était rien de dire que Connor voulait tordre le cou de Xavier. Et Arkan, qui avait approuvé les actes de son sbire, avait envoyé des fleurs à Mia Rosa accompagnées d'une carte disant : « À bientôt. »

Voilà le genre d'adversaire auquel nous étions confrontés. Voilà ce qui faisait obstacle entre nous et le bonheur.

— Ça n'arrivera plus une fois qu'on aura emménagé, dit Alessandro.

— Je sais.

Nos gardes privés étaient excellents, et notre cheffe de la sécurité exceptionnelle.

Je ne laisserais pas Arkan souiller cette demeure. Non, ce serait chez nous, et j'en ferais un endroit sûr et chaleureux.

— Tu veux un peu de vin ? Demanda Alessandro.

— Non.

Il se rembrunit.

— Ça ne se déroule pas vraiment comme je l'aurais voulu.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il observa le mort.

— Mais bon, c'est peut-être mieux. Plus honnête.

Il fit un pas en arrière. Un petit écrin apparut soudain entre ses doigts.

Du vin, des fleurs, une nouvelle maison, un écrin. Mon cerveau rassembla les pièces du puzzle à la vitesse de l'éclair, et je rattrapai Alessandro par le bras au moment où il s'apprêtait à s'agenouiller pour qu'il reste debout.

— Ne te mets pas à genoux. S'il te plaît.

Il ouvrit le coffret. Une bague en or reposait sur le velours noir, surmontée d'un rubis ovale.

— Ce n'est pas un héritage, déclara Alessandro avec une triste sincérité. Je ne l'ai pas récupérée de ma famille. Je l'ai dessinée exprès pour toi et l'ai fait fabriquer. Elle n'a jamais été portée, et si tu refuses, personne ne la portera jamais.

La pierre scintillait comme une étoile tombée dans une goutte de sang.

— Je t'aime de tout mon cœur, dit-il. Je ne peux pas te garantir une vie paisible, mais je te promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te rendre heureuse. Est-ce que tu veux m'épouser ?

Il garda le silence, et je vis un éclair d'incertitude passer dans son regard. Malgré tout ce qu'on avait traversé, il ignorait ma réponse. C'était l'endroit où nos chemins convergeaient ou se séparaient. Un mot, un tout petit mot, et nos vies seraient irrémédiablement transformées. Le moment était tellement crucial que c'en était presque douloureux.

Je me hissai sur la pointe des pieds et passai mes bras autour de son cou pour plonger mes yeux dans les siens.

Il attendait que je parle.

Je l'embrassai et murmurai :

— Oui. La réponse est oui.

*Six mois plus tard*

Le lundi matin commença mal, et ça ne fit qu'empirer.

Sur l'écran de mon ordinateur, Ruben Hale me fusillait du regard. Je pris mon air, largement éprouvé, de Mlle Tremaine. Malheureusement, ce petit jeu fonctionnait mieux en personne. Difficile de montrer des intentions mortelles par le biais d'une vidéo.

— Nous n'agissons pas tant que l'acompte ne sera pas viré sur notre compte bancaire.

Ruben avait la cinquantaine bien tassée, un teint de bronze, une carrure trapue et une mâchoire forte. C'était également un Supérieur. À de nombreux égards, les Supérieurs étaient plus durs en affaire que les Majeurs. Les Majeurs étaient comme des tigres, dangereux, certes, mais opposés au conflit. Car quand des Majeurs se battaient, des quartiers entiers partaient en fumée. La plupart des Majeurs considéraient qu'il était indigne d'eux d'intimider des magiciens de rang moins élevé. Ils tenaient pour acquis le respect qu'on leur devait, et ils avaient une réputation à tenir.

Les Supérieurs, eux, voulaient être des Majeurs. Leurs capacités les plaçaient au-dessus de la majorité des usagers de magie, mais toujours au-dessous du rang tant convoité des Majeurs. Nombre d'entre eux se sentaient obligés de faire tout leur possible pour que leur statut soit reconnu, et ils en voulaient aux Majeurs. Aussi, quand une

occasion d'irriter un Majeur se présentait, sautaient-ils dessus.

— Écoutez-moi bien. (Ruben se rapprocha de l'écran, m'offrant une vue épatante sur ses poils de nez.) Je vous ai choisis pour une seule raison : vous étiez moins chers que Montgomery.

— Moins chers, monsieur Hale. Pas gratuits.

Puisque c'était l'une des affaires d'Alessandro, il aurait normalement dû prendre l'appel. Mais il s'était lancé sur les traces de Dag Gunderson, une autre sacrée épine plantée dans son pied. Mage d'altération, Dag avait la capacité de surcharger des missiles avec de l'énergie magique. Il s'était servi de son don pour régler un différend personnel en transformant une simple grêle en pluie de météorites et avait en cours de route endommagé un bâtiment municipal.

L'Assemblée du Texas lui avait collé une amende et était passée à autre chose, espérant un paiement rapide. Mais plutôt que de payer le dédommagement, Gunderson avait fui les autorités et avait bombardé de façon aléatoire diverses cibles. L'Assemblée en avait eu ras le bol d'essayer de le traquer et avait déposé une requête auprès de Linus pour obtenir son aide, qui avait mis Alessandro sur le coup.

L'expression dans le regard de Ruben m'indiquait qu'il avait l'habitude de faire pression sur les gens pour les faire aller dans son sens. Je comprenais pourquoi Alessandro s'abstenait de travailler sur une affaire jusqu'à avoir reçu le versement. À ce jour, Ruben avait six jours de retard.

— Vous devriez être contente d'avoir du travail, grognait-il.

Des éclats de voix filtrèrent à travers la porte et les murs en verre de mon bureau. Quelqu'un, ou probablement plusieurs personnes, poussait des cris dans la salle de réunion. Curieux. Je ne me souvenais pas d'une cellule de crise prévue aujourd'hui.

— Est-ce que vous savez seulement à qui vous parlez ? demanda Ruben.

Apparemment, on avait atteint le stade « comment osez-vous ? » des négociations.

— Vous avez signé un contrat, monsieur Hale. D'après les termes...

— Les termes ont changé.

— Pas après les avoir signés. Vous devriez peut-être regarder dans le dictionnaire la définition de « contrat ».

Matilda passa devant la porte en courant, agile sur ses petites jambes de fillette de dix ans, ses longs cheveux sombres volant derrière elle.

— Vous avez de la chance de gérer mon dossier. Apparemment, vous n'en voulez pas vraiment.

— La gestion implique une compensation. Ce que vous me demandez, c'est de la charité.

Ruben écarquilla les yeux. Ses narines se dilatèrent.

Ragnar passa à son tour en courant. D'abord la fille de Cornelius, et maintenant le frère de Runa. Qu'est-ce qui pouvait bien se passer ?

— Pour qui vous prenez-vous ? tonna Ruben.

— Supérieur Hale ! (Je repassai en mode Tremaine.) La question n'est pas de savoir qui je suis. Mon identité de Majeure et de dirigeante de ma famille est de notoriété publique. La seule chose à remettre en doute est votre capacité à payer. Vous m'avez suffisamment fait perdre mon temps. Considérez l'accord comme nul et non respecté.

— Vous...

— Prenez un instant pour réfléchir et choisir très prudemment vos paroles. J'en ai assez de vos manières. Ne faites pas en sorte de devenir, votre famille et vous, l'objet de toute mon attention.

Il referma son clapet, puis se redressa.

— Mademoiselle Baylor...

— *Majeure* Baylor.

— Majeure...



Je récupèrai son contrat et le déchirai en deux.

— Notre discussion est terminée.

Il me dévisagea, sous le choc.

Je mis un terme à l'appel, me levai et ouvris la porte. Une vague de bruit me parvint. Plusieurs personnes criaient en même temps, et le mélange de colère et de tristesse était ponctué par les sanglots d'une femme.

Je longuai le couloir et poussai d'un seul coup la porte de la salle de réunion. Huit personnes, dont quatre adultes, étaient effondrées au sol. Matilda et Ragnar étaient debout sur le côté, l'air choqués.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Elle a disparu !

Un homme blanc d'une soixantaine d'années gémissait, la main sur ses yeux. Une femme blanche plus jeune en tailleur Chanel couleur menthe passa ses bras d'un air protecteur autour de ses épaules.

— Qui a disparu ? demandai-je.

— Hedwige, répondit Matilda à sa place.

— Tous les deux, dehors, dans le couloir.

Je poussai les enfants à l'extérieur de la pièce et refermai la porte derrière moi.

— Qu'est-ce que la première reine de Pologne a à voir ?

Ragnar me fixa des yeux, admiratif.

— Comment tu sais ça, d'abord ?

Je n'avais aucune idée de comment je savais cela. C'était l'une de ces informations qui s'imprimaient parfois dans mon cerveau.

— Hedwige est une araignée, expliqua Matilda. Une araignée très spéciale.

Oh, non.

— Est-ce la famille Dabrowski ?

Ragnar confirma.

Hedwige était effectivement très spéciale. De la taille d'une tarentule, elle était brillante comme de l'acajou lustré. Contrairement à l'abdomen d'une araignée classique, le corps d'Hedwige s'arrêtait abruptement, comme coupé

en deux, et se terminait par un disque qui ressemblait à un masque ancien. Ça lui conférait une silhouette unique, en forme de sablier.

Ce fameux disque se trouvait chez une espèce en particulier : l'araignée Sablier Géant. Elle était extrêmement rare – seuls sept spécimens avaient été découverts jusque-là – et horriblement chère. Trefon Dabrowski, le dirigeant de la maison Dabrowski, avait acheté Hedwige pour la modique somme de deux cent cinquante mille dollars à un producteur d'oranges chinois qui l'avait trouvée. Trefon avait réussi à faire passer les douanes à cette précieuse bête et l'avait installée dans un luxueux terrarium de la maison Dabrowski, où elle était devenue la star de son impressionnante collection d'arachnides, pour se la faire voler une semaine plus tard.

Grâce à Cornelius, notre firme avait gagné la réputation de résoudre des cas de disparition d'animaux, et quand la maison Dabrowski avait égaré Hedwige, ses membres s'étaient évidemment tournés vers nous. Ils nous jetèrent pratiquement leur argent au visage.

— Aux dernières nouvelles, on a décliné cette offre. Matilda, ton père a précisé que les araignées exigeaient un mage arachnide, et toi comme lui êtes spécialisés dans les oiseaux et les mammifères.

Matilda dressa le menton. Je connaissais ce regard. Elle était sur le point de se lancer dans un long argumentaire. Si je la laissais faire, on en aurait pour la journée.

— Ce n'est pas tout, cette araignée a été introduite clandestinement aux États-Unis. Matilda, que veut dire « clandestinement » ?

— Introduit ou sorti illégalement d'un pays, répondit-elle.

— Illégalement étant le mot-clé. Ni la maison Baylor, poursuivis-je en regardant Matilda, ni la maison Harrison, ajoutai-je en regardant Ragnar, ni la maison Etterson ne peuvent se rendre complices de l'introduction illégale d'une espèce rare et en voie de disparition.

— Techniquement..., commença Matilda.

— Non.

— J'ai senti l'araignée. Elle était effrayée et stressée.

Je regardai Ragnar.

— Explique-toi vite.

— Matilda voulait retrouver Hedwige pour voir si elle voulait communiquer avec elle. C'est Bazyli Dabrowski qui l'a volée à son frère. On l'a retrouvée et on la lui a rendue. Ils se sont battus dans la salle de réunion. Trefon a dit à Bazyli qu'il ne reverrait plus jamais Hedwige, et ensuite Bazyli l'a attaqué et a essayé de lui arracher le terrarium des mains. Il est tombé, et Hedwige s'est enfuie par le conduit d'aération.

Je pris une profonde inspiration et soufflai lentement.

— Matilda a dix ans. Elle a le droit d'être irrationnelle et de ne pas anticiper les conséquences possibles de ses actes.

On aurait dit que la fillette venait de se prendre une gifle.

— Toi, tu as seize ans. Tu n'es qu'à deux ans d'être considéré légalement comme un adulte.

— On la retrouvera, lui promet Ragnar.

— Comment vous êtes-vous seulement retrouvés impliqués là-dedans ? Vous êtes tous deux des contractuels, aucun de vous n'a l'autorisation d'accepter des affaires. Qui a signé ce contrat ? Quels sont les noms sur les papiers ?

Les enfants se fermèrent comme des huîtres.

Il ne pouvait s'agir de Cornelius. Toute cette affaire l'avait mis très mal à l'aise. Qui donc laissait le champ libre à une Majeure animalière de dix ans et un Majeur empoisonneur de seize ans dans une affaire d'enlèvement d'araignée clandestine...

Bien sûr. C'était le seul à en être capable.

Mon téléphone vibra sur mon bureau. Un numéro inconnu. Je répondis.

— Adjointe Baylor, dit une voix profonde.

Dans tout l'État du Texas, seule une poignée de personnes savait que j'étais l'adjointe du Gardien. Je pointai Ragnar et Matilda du doigt avant de désigner le sol, leur indiquant qu'ils n'avaient pas intérêt à bouger. Pas d'un millimètre. Puis je me glissai dans mon bureau et refermai la porte.

— Oui ?

— Je m'appelle Stéphane Gregoire. Je suis le maître d'hôtel du *Répit*.

Le *Répit* était un restaurant français très bon et très sélect, qui s'adressait à une clientèle prestigieuse. Quand les gros bonnets de Houston voulaient organiser un déjeuner privé pour parler affaires en toute discrétion, ils allaient au *Répit*. Aucun d'eux ne savait que Linus en était secrètement le propriétaire.

— On s'est rencontrés, lui rappelai-je. Que puis-je faire pour vous ?

— Il y a eu un meurtre, m'informa M. Gregoire. J'ai tenté de joindre le Majeur Duncan, mais il ne répond pas.

— Qui a été assassiné ?

— Luciana Cabera.

*Oh, merde.*

— Qui d'autre est au courant ?

— Vous êtes la deuxième personne que j'appelle. On m'avait indiqué de vous prévenir si le Gardien était injoignable.

— Ne bougez pas. Fermez le restaurant. J'arrive tout de suite.

Je raccrochai et composai le numéro de Linus. Une sonnerie, deux, trois...

Linus prenait toujours mes appels. Nuit et jour, à n'importe quelle heure, il décrochait à la deuxième sonnerie.

Quatre, cinq...

Il me prévenait toujours s'il prévoyait d'être injoignable. Alessandro et moi avions rendez-vous avec lui ce soir. Je raccrochai et ouvris la porte.

Matilda et Ragnar clignèrent des yeux.

— Faites sortir la famille Dabrowski d'ici et retrouvez cette araignée horriblement chère, effrayée et stressée, avant qu'elle morde quelqu'un ou ponde des œufs.

Je m'éloignai en direction de la sortie en composant le numéro d'Alessandro. Il répondit aussitôt.

— Où es-tu ?

— J'arrive devant les grilles.

— J'ai une urgence, annonçais-je.

— On va prendre ma voiture.

Je sortis du bâtiment et me mis à courir sous le soleil tout en appelant Leon.

— Si c'est au sujet de l'araignée..., commença Leon.

— On en parlera plus tard. Linus ne répond pas au téléphone. J'ai besoin que tu te rendes chez lui.

— C'est parti.

— Appelle-moi quand tu y seras.

L'Alfa Romeo rouge d'Alessandro passa le portail et s'arrêta devant moi. Je montai dans le véhicule, mon fiancé fit demi-tour, puis nous remontâmes l'allée.

— On va où ? demanda Alessandro.

— Au *Répit*. La présidente de l'Assemblée du Texas a été assassinée.

Le *Répit* occupait un beau bâtiment à un étage au coin de Milam et Anita, à Midtown. Il y avait des endroits à Houston qui éblouissaient. Ce n'était pas le cas de ce quartier, composé de bâtiments lambda, de bars à karaoké, de bistrots et de restos à emporter. *Chipotle* et *Starbucks* régnaient en maîtres et bénéficiaient de la zone piétonne, principalement fréquentée par de jeunes employés qui entraient et sortaient des tours en verre et en acier de Northeast Midtown.

Le *Répit* se présentait comme un restaurant moyen. Construit en brique rouge, il arborait deux grandes fenêtres voûtées au rez-de-chaussée, et si par hasard vous pénétriez à l'intérieur, vous tombiez sur un menu copieux proposant les plats basiques du Texas avec une petite touche de gastronomie française. Les clients spéciaux ne passaient pas par la porte principale. Ils prenaient l'entrée latérale, puis une étroite cage d'escalier pour rejoindre l'étage. Là, ils avaient le choix entre une vaste salle aux tables espacées les unes des autres pour garantir un minimum d'intimité et le patio, un espace à ciel ouvert ceint sur deux côtés par des murs végétaux et, sur le troisième, par un mur de pierre affichant des œuvres d'art sur le thème du Far West, des cartes anciennes encadrées et des photos en noir et blanc de la frontière, au cas où les visiteurs auraient oublié qu'ils se trouvaient au Texas.

Luciana Cabera était suspendue à ce mur, entre une photo d'un groupe de cow-boys et une magnifique peinture

originale de Dawson Dawson-Watson représentant un champ de bleuets. La victime était épinglée au mur par un pic de métal de soixante centimètres, qui transperçait son torse. Un deuxième pic sortait de sa bouche ouverte. C'était une femme mince à la coupe de cheveux bouclés aussi courte que moderne. Elle avait le sourire facile, s'exprimait avec les mains, et ses yeux pétillaient de vie.

La créature accrochée au mur était une pâle imitation de ce qu'elle avait été. Son tailleur beige était maculé de sang. Ses lunettes à monture vert foncé gisaient au sol. Ses chaussures noires à talons étaient tombées, et ses pieds nus pendaient dans le vide. Il y avait quelque chose de dérangent, de vulnérable dans ses pieds aux ongles peints en vert pâle. Je ne l'avais jamais vue sans chaussures. Le résultat était surprenant. Je n'aurais su expliquer pourquoi, mais la vue de ses orteils me noua la gorge.

Au cours des premiers mois de ma collaboration avec Linus, je ne cessais de me répéter qu'à la longue je serais désensibilisée à la brutalité des combats, mais deux ans s'étaient presque écoulés. Je savais à quoi m'en tenir, maintenant. L'envie de fuir, la sensation troublante dans l'estomac et le poing invisible qui me serrait la gorge quand je voyais un corps ravagé par la magie ne me quitteraient plus. Pour toujours. Mais je parvenais à faire abstraction et ainsi à pouvoir faire mon travail. Les gants m'aidaient. Quand j'en enfilaient avant de pénétrer sur une scène de crime, une partie en moi comprenait qu'il était temps de mettre de côté mes angoisses et ma peur.

Alessandro fixait le cadavre des yeux, le visage sombre.

Lorsque les citoyens texans apprendraient que la présidente de l'Assemblée avait été assassinée, ça allait chier. Les conséquences seraient catastrophiques. C'était notre boulot de les maîtriser.

La priorité était de faire place nette. Il faudrait bien sûr que le corps de Luciana soit découvert – elle était trop célèbre pour simplement disparaître dans la nature –, mais s'il était retrouvé ici, le *Répît* et son personnel deviendraient

le point de mire d'un bombardement médiatique. Notre capacité à enquêter serait affectée, et il fallait éviter à tout prix de diriger un projecteur géant droit sur Linus.

Alessandro composa un numéro.

— Il me faut d'urgence une équipe de nettoyage. Observer, retirer, recréer.

Il donna l'adresse du restaurant, puis raccrocha.

Parfois, c'était presque effrayant de constater à quel point nos pensées étaient synchronisées.

Je m'efforçai d'examiner le cadavre. L'angle des deux pics suggérait une trajectoire descendante. Le premier s'était fiché si profondément dans le mur qu'il n'en ressortait que de dix centimètres. Le second était à peine enfoncé, et près de cinquante centimètres étaient encore visibles. Tous deux se terminaient par un anneau métallique au trou assez large pour y faire passer une corde.

Ça ne me plaisait pas. Pas du tout.

Alessandro examinait les pics, puis pencha la tête et regarda la tour de béton et de verre située à quelques rues de là, au sud-est.

— Monsieur Gregoire, racontez-moi tout, je vous prie, dis-je.

Stéphane Gregoire hocha la tête. De taille moyenne, il avait dans les quarante-cinq ans, la peau blanche et bien rasée, un bronzage texan, des cheveux sombres et ondulés striés de gris. Il portait des lunettes et un costume impeccablement coupé. Le macchabée accroché au mur de son restaurant semblait le laisser de marbre. La serveuse à ses côtés, une jeune femme blonde en uniforme noir et blanc, n'était pas aussi calme. Elle serrait ses deux mains l'une contre l'autre et fixait des yeux le sol devant elle. Je comprenais cette réaction. J'aurais aimé, moi aussi, pouvoir faire de même.

— Madame Cabera est arrivée seule à 11 h 02. Elle m'a informé qu'elle attendait quelqu'un, déclara M. Gregoire.

— A-t-elle dit qui ?



— Non. Elle s'est installée à sa table habituelle. (Il en désigna une à deux mètres de là, dont l'une des chaises était renversée.) Simone lui a apporté le vin qu'elle buvait à chaque fois. Elle préférait prendre un verre de Scolca Gavi avant le repas.

— A-t-elle commandé quelque chose ?

— Pas tout de suite. Elle attendait toujours un peu. Elle aimait siroter son vin et travailler un peu. En général, elle faisait signe au personnel quand elle était prête à commander.

J'avais déjà dîné ici avec Linus. L'état d'esprit du *Répit* était à l'européenne. Contrairement aux serveurs américains, qu'on encourageait à approcher les clients de façon répétée, le personnel du *Répit* laissait les clients tranquilles. Ils ne les ignoraient pas, car un simple geste ou un regard suffisait à appeler presque instantanément le serveur, mais ils ne s'immisçaient pas dans leur intimité. Interrompre un repas pour proposer d'autres boissons ou apporter l'addition sans qu'on l'ait demandée aurait été le summum de l'impolitesse.

— Mme Cabera est restée assise environ six minutes. Le premier missile l'a touchée en pleine poitrine, l'a soulevée de sa chaise et l'a propulsée contre le mur. Le second missile l'a touchée au visage. La mort a été instantanée. Elle n'a même pas eu le temps de crier.

Nous avions affaire à un Majeur ou à un Supérieur télékinésiste. Un pic tiré via une arme aurait touché Luciana selon un certain angle et aurait continué dans cette direction, transperçant la chaise et la renversant probablement. On aurait retrouvé la victime au sol. Mais les télékinésistes ne projetaient presque jamais d'objets en ligne droite sur une distance importante. Ils les projetaient en chaînette. L'objet pointait vers le bas et remontait, traçant une sorte de U.

Connor me l'avait expliqué un jour où il nous entraînait à réagir aux menaces télékinétiques. Il s'était lancé dans des détails techniques, mais en gros, ça se résumait à trois

raisons. La première, c'était qu'une personne qui voyait un missile lui arriver dessus bondissait naturellement sur ses pieds ou reculait. La courbe assurait que l'objet les frappe au moment où ce dernier remontait, ce qui expliquait que Luciana était maintenant embrochée. La deuxième, c'était que la frappe d'un puissant télékinésiste engrangeait une force cinétique. Même s'il ne tuait pas la cible, ce mouvement de remontée les projetait au loin et entraînait des dommages supplémentaires. Et la troisième, c'était que la courbe paraissait plus naturelle qu'une ligne droite. Les télékinésistes qui s'en servaient frappaient avec une plus grande précision. C'était une habitude difficile à perdre, et un télékinésiste pris par surprise frappait presque toujours en courbe. Si vous la voyiez arriver, le seul moyen de l'éviter était de se laisser tomber et de s'aplatir le plus possible. Luciana ne l'avait pas vue arriver.

— Qui d'autre était présent sur la terrasse ? demanda Alessandro.

— Le Majeur Curtis et sa fille.

La maison Curtis était spécialisée dans l'horticulture, en particulier le coton, les tournesols et le maïs. Ils n'auraient rien voulu de tout cela. Ils se seraient calmement levés pour partir, et il serait inutile de leur parler.

— Vous avez des caméras de surveillance ?

— Le *Répît* ne filme pas ses clients.

Ça ne ressemblait absolument pas à Linus. Hmm.

— Pouvez-vous me dire exactement ce que la Majeure Cabera vous a dit ?

M. Gregoire ouvrit la bouche et imita la voix de Luciana Cabera :

— *Stéphane, comme on se retrouve.*

Il reprit sa voix normale :

— C'est toujours un plaisir, madame. Votre table habituelle ?

De nouveau, sa voix de femme :

— *Oui, merci. J'attends un invité.*

— Très bien, madame.

Alessandro rit tout bas.

Un mnémonique auditif. Linus n'avait pas besoin de caméras de surveillance. M. Gregoire était un parfait appareil d'enregistrement à lui tout seul.

Mon téléphone sonna. L'équipe de nettoyage était là.

— Monsieur Gregoire, notre équipe est en bas. Merci de la laisser entrer.

Ce dernier hocha la tête et s'éloigna, la serveuse sur ses talons. Simone faillit trébucher dans sa hâte à s'enfuir.

Alessandro désigna la tour d'un geste du menton.

— Qu'est-ce que c'est, cet immeuble ?

Je consultai la carte sur mon téléphone.

— Le HCC. Houston Community College. Tu penses au toit ?

— Oui. C'est là que je me serais posté.

Je fis apparaître sur mon écran l'image d'un pic de soixante centimètres muni d'un anneau sur l'extrémité émoussée et la lui montrai. Il était identique au deux qui sortaient du corps de Luciana.

— Un épiissoir, dit Alessandro. Les marins s'en servent pour le matelotage.

— La plupart des télékinésistes lancent des carreaux d'arbalète ou des pics à brochette en forme de clou. Je ne connais qu'une famille qui lance des épiissoirs.

Alessandro haussa les sourcils.

— La maison Rogan ?

Je hochai la tête.

— Le télékinésiste qui nous a attaqués dans la Fosse utilisait aussi des épiissoirs.

— Tu penses que c'est Xavier.

Une lueur dangereuse s'alluma dans les yeux d'Alessandro.

— Je doute sérieusement que Connor ait grimpé sur le toit du HCC pour attaquer la présidente de l'Assemblée du Texas. S'il voulait la tuer, il l'aurait fait discrètement.

Le talent de mon beau-frère était hors norme. S'il avait voulu tuer Luciana, et je n'arrivais pas à me l'imaginer, il aurait pu lui trancher la gorge avec une lame de rasoir à des kilomètres, l'étouffer avec son propre collier ou ses vêtements, ou encore lui envoyer une minuscule aiguille dans l'œil pour touiller son cerveau. Cette attaque-là était tapageuse et agressive. C'était forcément Xavier. Je n'avais aucune preuve, mais je savais que c'était lui. Ça lui ressemblait trop.

Le téléphone d'Alessandro sonna. Il fixa l'écran des yeux comme s'il s'agissait d'un serpent.

— Excuse-moi. Je dois répondre.

Il s'éloigna et répondit en italien, trop bas pour que je puisse entendre quoi que ce soit.

Il se passait quelque chose, et ce n'était pas bon signe.

Je reportai mon attention sur le pic.

Jusqu'à ce qu'Arkan le trouve, les pouvoirs latents de Xavier étaient modestes. Quand Arkan avait volé un échantillon du sérum Osiris des années auparavant, se plaçant ainsi sur la liste personnelle de Linus Duncan des gens à abattre, il en avait gardé une partie. Une fois qu'on ingurgitait le sérum, les effets persistaient sur des générations, et si l'un des descendants tentait d'en reprendre, ça le tuait. Arkan était obsédé par l'idée de trouver un moyen de contourner cette mort certaine et il s'était servi de Xavier comme cobaye. La majorité des sujets de test d'Arkan étaient décédés dans d'épouvantables souffrances, mais Xavier avait remporté le gros lot en survivant, devenant ainsi un insta-Majeur incroyablement puissant.

Xavier avait grandi dans l'ombre de mon beau-frère. Pour lui, Connor, son lointain cousin, était l'exemple de tout ce qu'il voulait accomplir. Connor était fort, riche et respecté, un héros admiré par toute la famille. Pour quelqu'un comme Xavier, avec ses modestes dons de télékinésie et sa soif de pouvoir, Connor était l'apogée de tout ce qu'il espérait réussir. Maintenant, grâce à Arkan, il pensait être au sommet de la gloire et faisait étalage

de son pouvoir. Les pics étaient un « va te faire foutre » spécialement destiné à Connor.

*Tu ne me croyais pas assez fort pour me servir de ça. Regarde-moi maintenant.*

Alessandro arriva à grandes enjambées, son téléphone rangé. Xavier et lui avaient des comptes à régler. Alessandro avait essayé de tuer Arkan pour avoir assassiné son père. Xavier l'avait percuté avec un semi-remorque et avait bien failli le tuer.

En regardant les yeux de mon fiancé, je distinguai une rage froide et calculatrice. La peur me frappa en plein ventre. J'avais passé les six derniers mois à tout faire pour éviter la confrontation entre Arkan et lui, mais elle arrivait comme un train fou, inarrêtable et inévitable.

— C'est un acte qui a été approuvé, dit Alessandro.

Je hochai la tête. Ça l'était forcément. Malgré sa folie, Xavier vénérât Arkan, et ce dernier n'aurait pas assassiné la présidente de l'Assemblée du Texas de lui-même. Arkan était derrière tout ça, il tenait son toutou en laisse. Il avait pointé une cible, et Xavier était passé à l'attaque.

— C'est tellement...

J'agitai la main vers le corps.

— Tapageur, acheva Alessandro avec une expression sinistre.

Ça ne ressemblait pas à Arkan. Il préférait opérer dans l'ombre. Envoyait-il un message ? À qui ? Pourquoi ? À un proche de Luciana ?

Luciana Cabera était une Majeure alcyon. Elle était spécialisée dans la magie d'apaisement. Les psioniques provoquaient les foules et les alcyons les calmaient. Vingt ans plus tôt, une émeute s'était déclenchée à l'Ellis Unit, la prison la plus dangereuse du Texas. Les autorités cherchèrent une solution non violente et se tournèrent vers la meilleure mage alcyon de l'État. Luciana était entrée seule et sans arme dans l'établissement, et lorsque les shérifs l'avaient rejointe quinze minutes plus tard, ils avaient trouvé les détenus assis en rang le long des murs, un

sourire tranquille aux lèvres. Ce jour avait projeté Luciana sur le devant de la scène.

Tout au long de sa carrière politique, Luciana avait été irréprochable. Elle avait abordé l'Assemblée avec l'attitude d'une enseignante expérimentée, ce qui signifiait qu'elle était suffisamment stricte pour suivre la procédure mais suffisamment flexible pour faire des compromis lorsque des traitements spéciaux étaient nécessaires. En parallèle, elle avait dirigé une clinique qui soignait les personnes souffrant d'anxiété. Elle possédait un doctorat en psychologie de Harvard.

Rien de tout cela n'aurait dû la mettre dans la ligne de mire d'Arkan. Il me fallait plus d'informations. Où diable était passé Linus ?

Mon téléphone fit retentir la musique de *Pour une poignée de dollars*. Leon. Il n'envoyait pas un message, il appelait.

Je décrochai. Le visage de Leon apparut à l'écran.

— Je suis chez Linus. La grille est fermée. J'ai tapé le code, il ne fonctionne pas. J'ai appelé. Aucune réponse, ni au téléphone ni à l'interphone. Et puis, il y a ça.

Il bascula sur l'autre caméra. Le pavé numérique près de la porte brillait d'une couleur jaune. Il aurait dû devenir vert quand il avait entré le code.

Linus avait activé le protocole de siège. *Merde*.

— Tu veux que je passe par-dessus la grille ?

— Non ! N'entre **surtout pas**, Leon, tout est armé. Au moment où tu poseras le pied à l'intérieur, les tourelles te déchiquetteront.

— D'accord. Pas la peine d'être alarmiste.

— Attends-moi, s'il te plaît.

— De l'autre côté des grilles ?

Il ouvrit très grand ses yeux.

— Leon !

— T'inquiète pas, j'ai pigé.

Une pensée me traversa l'esprit. Elle était vague, mais très inquiétante.

— Tu peux me montrer les grilles sans les toucher ?  
Il me montra le fer forgé. Le jardin était impeccable.  
Alessandro me regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'y a pas de corps.

Pour que Linus active un verrouillage, ça signifiait soit qu'il attendait une attaque, soit que celle-ci était déjà survenue. Il avait déjà répondu à mon coup de fil dans ce genre de situation, par le passé.

— Leon, attends-nous. S'il te plaît.

— C'est d'accord.

Il raccrocha.

M. Gregoire reparut, guidant une équipe de cinq personnes dans le patio. Chacune d'elles était équipée d'un grand sac de sport. Elles les posèrent et en sortirent des combinaisons de protection qu'elles enfilèrent. Une femme noire plutôt âgée s'approcha de moi. Nous avions déjà travaillé ensemble. Je ne connaissais pas son nom, mais je savais que Linus avait confiance en elle. Elle se présentait comme la cheffe de l'équipe 1, et c'était ainsi que je m'adressais à elle.

— Combien de temps et où ? lui demandai-je.

— Quatre-vingt-dix minutes. Un entrepôt sur Cedar Crest Street.

Elle me donna l'adresse et s'enferma dans la combinaison de protection. L'équipe se dirigea vers le cadavre en déployant des bâches en plastique.

— Il me faut un sac plastique et son sac à main, dis-je.

L'un des techniciens me les apporta. J'inspectai le contenu. Paquet de mouchoirs, étui en verre, brosse rose... Ça ferait l'affaire. Je récupérai la brosse, la glissai dans le plastique hermétique et fis signe au technicien.

Je refermai hermétiquement le sac. Je me trompais sûrement, mais au cas où.

Je me détournai ensuite pour regarder M. Gregoire.

— La présidente Cabera n'était pas là aujourd'hui.

— Compris.